

A close-up, slightly blurred portrait of a man with dark, wavy hair and a well-groomed, full brown beard and mustache. He has a gentle expression and is looking directly at the viewer. The lighting is soft, highlighting his features against a dark background.

AGUSTÍN
GALIANA

UN HOMME
DEBOUT

TOUT QUITTER. REPARTIR DE ZÉRO. CROIRE EN SON ÉTOILE.

Plusieurs fois, Agustín Galiana s'est heurté à des murs. Chaque fois, il est parti pour mieux recommencer. Personne ne l'attendait. Rien ne lui était promis. Il a choisi de suivre ses rêves, et de laisser derrière lui l'Espagne, pour la France et le succès.

On le connaît pour son sourire, sa lumière, sa voix. Moins pour ses silences, ses épreuves, et cette force invisible qui l'a toujours remis debout. Dans ce récit intime, tendre et lumineux, il raconte pour la première fois ce qu'il a traversé pour devenir lui-même : les failles de l'enfance, le regard des autres, et cette détermination qui lui a permis de quitter son pays, ses amis, sa famille pour ce rêve un peu fou : conquérir la France.

C'est l'histoire d'un garçon à part, devenu un homme debout. Un récit pour ceux qui doutent, et qui savent que le vrai courage, c'est de rester soi.

Très aimé du public, **Agustín Galiana** est comédien et chanteur. Après les séries *Clem* et *Ici tout commence*, il a été récemment à l'affiche du film *100 millions*. Il a remporté la saison 8 de *Danse avec les stars* et la saison 6 de *Mask Singer* et déjà sorti trois albums en France. Retrouvez-le sur Instagram et sur TikTok @agustingaliana

17,90 euros
Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3618-3



9 791028 536183

editionsleduc.com

LEDUC 



Rayon : Témoignages

UN HOMME DEBOUT

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!
Rendez-vous ici : bit.ly/newsletterleduc

Retrouvez-nous sur notre site www.editionsleduc.com
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable!



« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon !

Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Avec la collaboration de Nina James

Conseil éditorial : Françoise Smadja

Crédits : p. I à XI, XIII en bas, XIV en haut, XV : © DR,
p. XII en haut : © Céline Brachet / Capa Picture / TF1,
en bas : © Philippe Warrin / En voiture Simone / TF1,
p. XIII en haut : © Jean-Philippe Baltel / Big Ba, p. XIV
en haut : © Philippe Le Roux / TF1, p. XVI : Eric Beaugrand

Édition : Mylène Coll

Relecture : Maeva Perrin

Maquette : Ma petite FaB – Laurent Grolleau

Photographie de couverture : © Catherine Delahaye
et Amélie Callier au stylisme

© 2025 Leduc Éditions

76, boulevard Pasteur

75015 Paris

ISBN : 979-10-285-3618-3

AGUSTÍN
GALIANA

UN HOMME
DEBOUT

Sommaire

PROLOGUE	11
PREMIÈRE PARTIE	
AVANT DE DEVENIR	17
Chapitre 1 La Vila Joiosa	19
Chapitre 2 Les enfants du divorce	33
Chapitre 3 On ne m'a pas interdit, mais on ne m'a pas permis	45
Chapitre 4 Mon premier pas de côté	55
Chapitre 5 Le début d'autre chose	67
DEUXIÈME PARTIE	
SE CHOISIR	77
Chapitre 6 À travers mon regard	79
Chapitre 7 Ce que choisir veut dire	87

Chapitre 8	Tout quitter pour se retrouver	97
Chapitre 9	Paris, pari tenu	109
Chapitre 10	Du pont des Arts aux projecteurs	121
Chapitre 11	Les pas que je n'avais jamais osés	139
 TROISIÈME PARTIE		
	SE RÉVÉLER	153
Chapitre 12	Ce qu'on laisse dans la lumière	155
Chapitre 13	L'homme que je devenais	163
Chapitre 14	Tenir la lumière	175
Chapitre 15	Le cœur plein d'histoires	189
 Lettre à Agustín, six ans		193
Épilogue – Bercy		199
Remerciements		205

À María,
à ma sœur que je n'ai pas connue,
à toi, dont je porte l'absence
comme une empreinte.

Comme une chanson
dont il manquait
les premières notes,
je t'ai inventée
dans chaque silence.

À toi, María, que j'aime.

Prologue

Ce jour-là, j'ai su pourquoi je m'étais battu.

Je répétait. Encore.

Les muscles tendus, le souffle court, le cœur qui cognait comme un tambour. J'étais concentré, habité, en apnée. *Danse avec les stars*, 2017. Chaque geste comptait. Chaque pas était une revanche.

Et puis la porte s'est ouverte.

Je n'ai rien entendu. Juste senti.

Ma mère. Mon frère. Ma nièce.

Ils étaient là. Dans la lumière des coulisses.

Ils ne disaient rien. Ils me regardaient. Et dans leurs yeux... j'ai tout vu.

L'amour. La fierté. La surprise. La tendresse.

Le regard de ceux qui, soudain, voient vraiment.

Pas un regard inquiet. Pas un regard de protection.
Un regard d'égal à égal. De reconnaissance.
D'admiration.

Et là, j'ai compris.
Tout ce pour quoi je m'étais battu.
Tout ce que j'avais porté en silence.
Tout ce que j'avais transformé.

J'ai repensé à ma sœur, morte quelques jours après sa naissance. À cette absence invisible qui planait sur ma famille. Et à moi, l'enfant arrivé juste après. Celui qu'on serre un peu trop fort. Celui qui console sans le savoir. Celui qui doit être la lumière après l'orage. Celui qu'on appelle l'enfant arc-en-ciel.

J'ai grandi avec cette mission silencieuse : faire du bien.
Réparer l'irréparable.

Ma mère et ma grand-mère m'ont tout donné.
Leur tendresse. Leur amour. Leur attention. Et moi,
j'ai voulu rendre. Être gentil. Sage. Doux.

PROLOGUE

J'ai appris très tôt que le regard des autres pouvait guérir. Ou blesser.

Et j'ai dansé.

Pour me raconter. Pour exister. Pour respirer.

Je me revois à La Vila Joiosa, petit garçon aux rêves trop grands. Je dessinais, je chantais, je dansais dans le salon. Chez nous, le groove coulait dans les veines. Ma mère, cheveux courts et flamenco dans les jambes, était une tempête. Quand elle dansait, c'était une fête. Un feu d'artifice. Et moi, je la regardais comme on regarde un miracle. Je voulais faire pareil. Raconter avec le corps. Dire ce que les mots taisent.

Un jour, une amie m'a entraîné à un cours de danse classique. J'avais honte, peur, la gorge nouée. Mais dès les premières notes de Nina Simone, mon corps a pris la parole.

My Baby Just Cares for Me.

J'ai dansé. Sans réfléchir. Sans tricher.

Et quand la musique s'est arrêtée... silence.

Tous les regards braqués sur moi. Bouche bée. Professeur. Élèves.

Et moi, pour la première fois, vu pour de vrai.

Mais là d'où je viens, un garçon qui danse,
ça dérange.

Mon père a dit non. Ma mère, malgré sa flamme,
aussi. Trop de peur. Trop de poids. Alors j'ai rangé
mes rêves. J'ai fermé la porte. Jusqu'au jour où j'ai
explosé.

Je suis parti. Paris. Sans rien, sauf une valise pleine
de silence et de rêves à rallumer.

J'ai été serveur, vendeur, guide touristique. J'ai
apris à parler comme on apprend à vivre.

Et un jour, la scène est revenue. Le théâtre. La
chanson. Et la danse.

Danse avec les stars, c'était une revanche douce.

Les pas que je n'avais pas dansés, j'ai fini par
les danser.

Et ce jour-là, dans les coulisses, quand j'ai vu le
regard de ma famille, j'ai su que j'avais bien fait de
ne jamais lâcher.

Ce livre, c'est pour eux.

Pour ceux qui doutent. Pour ceux qui dansent dans
leur chambre. Pour ceux qui espèrent sans le dire.

C'est pour ceux qui veulent être aimés sans
devoir se travestir.

PROLOGUE

C'est l'histoire d'un garçon né dans l'ombre,
devenu un homme debout.

Un artiste. Un frère. Un amoureux. Un fils.
Un ami.

Quelqu'un qui, comme vous, cherche à aimer
et à être aimé.

Si ces pages vous font du bien, alors j'aurai
dansé juste.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT DE DEVENIR

Il y a les enfants qu'on espère, et ceux qu'on attend sans le savoir. Il y a les silences qui nous élèvent, et ceux qui nous collent à la peau. Il y a les rêves qu'on suit, et ceux qu'on enterre pour faire plaisir. Il y a ce qu'on devient, et ce qu'on aurait pu être.

Moi, je suis né entre deux mondes. Entre une lumière partie trop tôt et un amour qui débordait de chagrin. Très tôt, j'ai compris que je devrais consoler. Mais ce que je ne savais pas encore, c'est qu'un jour, il me faudrait aussi me consoler moi-même.

Ce livre est un retour. Vers l'enfant que j'étais. Vers l'homme que je suis devenu. Un pas de côté. Une danse. Une vérité. Ce récit commence là :

UN HOMME DEBOUT

là où l'on se façonne à partir de ce qu'on devine.
Avant les mots. Avant la scène. Avant la danse même.

Là où naît l'élan de devenir quelqu'un d'autre,
pour enfin devenir soi.

Chapitre 1

La Vila Joiosa

*« On ne choisit pas le décor de son enfance,
mais on peut choisir ce qu'on en fait. »*

Il y a des lieux qui vous sculptent, même longtemps après qu'on les a quittés. Des coins du monde qui vous collent à la peau, à la manière d'une chanson d'enfance. Moi, je viens d'un endroit qui porte un nom lourd d'espoir : la Ville de la joie. Un nom très symbolique quand on connaît mon énergie et ma joie de vivre.

Quand on y arrive pour la première fois, ce qui frappe, ce sont les couleurs. Tout est vif, franc, éclatant. Des murs jaune citron, des volets bleu azur, des balcons rouge flamboyant. On dirait qu'un peintre a renversé une boîte de peinture sur le village et que personne n'a osé le

contrarier. C'est vivant, brut, un peu désordonné. Et magnifique.

En réalité, ces teintes ont une histoire. Les pêcheurs repeignaient leurs façades avec les restes de peinture de leurs bateaux, pour pouvoir reconnaître leur maison en rentrant des eaux. Comme si la mer avait laissé son empreinte jusque sur les murs. Comme si elle continuait de veiller, même une fois la terre retrouvée.

La Vila Joiosa, c'est une carte postale, posée au bord de la Méditerranée. Le matin, on y sent l'odeur du chocolat – il y a une fabrique qui donne à l'air ce parfum sucré – mêlée à celle de la mer et du linge séchant au soleil. L'après-midi, le poisson frais prend le relais, avec le bruit des paniers qu'on jette sur les étals, le cri des mouettes, les voix des femmes qui discutent à la fenêtre. Les étroites ruelles en pente, bordées de pots de fleurs et de chats qui dorment au pied des portes. On vit dehors. On vit ensemble. Et en même temps, chacun garde ses secrets.

J'y suis né à la fin des années 1970, dans une Espagne qui apprenait à respirer après quarante ans de silence. Franco était mort. Mais les habitudes, elles, avaient survécu. On ne parlait pas de tout. On ne montrait pas ses émotions. Et dans les petits villages, le regard des autres pesait plus lourd que les pierres.

Toute la famille habitait dans le même immeuble, composé de trois étages et d'une boutique familiale au rez-de-chaussée. Au premier étage : ma grand-mère Carmina. Au deuxième : un de mes oncles, sa femme et leurs deux enfants. Et au dernier : ma mère Tonyi, mon frère et moi.

Une maison dont les femmes étaient reines. Ma mère et ma grand-mère étaient très différentes, mais unies par quelque chose de fort : la volonté de tenir debout. La première était le feu. La seconde, la terre.

Ma mère avait les cheveux courts, les idées larges et une sensualité à en faire rougir plus d'un. Charismatique, elle aimait danser, parler, rire. Quand elle entrait dans une pièce, on la remarquait. Et quand elle dansait, c'était encore une autre affaire. Elle ne dansait pas pour plaire, mais pour vivre et, inévitablement, tous ceux qui la regardaient tombaient sous le charme, sans que ce soit volontaire de sa part. Avec son corps entier, elle retracait son histoire. Moi, je l'observais. Fasciné, fou d'admiration, j'apprenais la liberté.

Je devais avoir quatre ans la première fois que je l'ai vue danser. C'était à une fête de village. Ma mère était attablée avec son groupe d'amies. Elles étaient belles, exubérantes, insolentes. Elles portaient des décolletés profonds, des robes

colorées qui brisaient les codes. Elles riaient fort, fumaient, dansaient, se savaient désirables. Sulfureuses. Ma mère s'est levée, et son corps s'est mis en mouvement sur les musiques traditionnelles de ces fêtes. Elle était libre, fiévreuse, incandescente. Sublime.

J'étais à la fois captivé et gêné. Intimidé par cette personne que je ne reconnaissais presque plus. C'était ma mère, mais ce jour-là, elle était aussi autre chose. Une femme. Une flamme. Un mystère.

Ma grand-mère, Carmina, c'était une autre musique. Le tablier, le balai, les mains plongées dans les casseroles – elle préparait de magnifiques paellas. Elle parlait peu, mais guettait les moindres de nos faits et gestes. Elle avait cette manière de me prendre par les épaules, de me regarder dans les yeux, qui voulait dire : « Je suis là. Je veille. » Elle a été pour beaucoup dans mon goût de la danse, et surtout du cinéma. Elle n'aimait rien autant que de faire découvrir de vieux films d'Hollywood à ses petits-enfants. Elle s'installait avec nous pour les regarder.

C'était un foyer sans bruit d'homme. Mon père a vécu avec nous, du moins les premières années. Mais je ne garde presque aucun souvenir de cette époque où nous étions encore une famille « normale ». Chose amusante, nous portions le même prénom. C'est une tradition dans la famille.

Certains de mes oncles et de mes cousins s'appellent Agustín aussi. C'était un taiseux, cultivé et discret. Il enseignait le français, mais ne m'en a jamais appris un mot. Pourtant, cette langue que je ne comprenais pas me fascinait autant que les pas de danse de ma mère. Elle résonnait comme un mystère à percer.

Au milieu de ce décor, il y avait deux petits garçons : mon petit frère Jero et moi. Joyeux, joueurs, inventifs. On construisait des cabanes avec des draps, on inventait des mondes entiers avec nos Playmobil et, sur le tapis rayé du salon, on traçait des routes pour aller vers nos rêves. On se comprenait sans se parler, on riait à s'en faire mal au ventre, on partageait tout.

Les week-ends, on partait pour la maison de campagne, qu'on appelait El Torres. Un mas un peu bancal sur une colline, entouré d'orangers et d'amandiers, avec vue sur la mer. L'air y avait une odeur de terre sèche, de tilleul, de thym, de camomille et de romarin. Là-bas, on devenait explorateurs. On ramassait les escargots, on nageait dans les fossés d'irrigation qui serpentaient entre les champs. Les arbres se transformaient en fusées, les pierres en trésors, et les écorces de pin en morceaux de viande qu'on achetait et revendait. On rentrait égratignés, poussiéreux et, surtout, éblouis.

On avait une vieille 2CV jaune, que mes parents avaient achetée au début des années 80. Chaque week-end d'été, on embarquait avec des voisins, tous entassés dans les voitures, pour rejoindre cette maison de campagne familiale. C'était notre échappée. Notre monde parallèle.

Carmina nous attendait avec sa légendaire paella cuite au feu de bois, ma mère chantait ce qui passait à la radio, bière à la main, et les rires résonnaient sous le porche couronné de bougainvilliers fuchsia et jaunes. Pendant qu'elles discutaient en cuisinant, les enfants filaient sur leur vélo, libres comme le vent. Et chaque mois d'août, c'était la grande récolte des amandes. Tous ensemble, on les ramassait, on les pelait, puis on les faisait sécher sous le soleil. Un vrai rituel. Un moment de partage simple, mais intense. Carmina, ensuite, préparait du lait d'amandes maison. Un pur plaisir. Rien que d'y penser, j'en ressens encore la douceur.

Avec mon petit frère, on formait un duo soudé, même si on adorait se chamailler. Il était plus turbulent, plus malin que moi, et quelque part, il m'a souvent servi de bouclier. Il courait vite, parlait fort. Peut-être trop. Il n'avait peur de rien. Moi, j'étais l'aîné calme, celui qu'on félicitait pour sa sagesse. Qui ne voulait pas faire de vagues. Et qui faisait de son mieux pour ne pas ajouter de soucis.

On aurait dit deux pôles opposés, et pourtant, nous étions très proches. Quand il tombait, je courais le relever. Quand je pleurais, il faisait le clown pour me redonner le sourire. On s'aimait comme seuls les enfants savent s'aimer, sans phrases. Mais malgré cette fraternité pleine de rires et de gestes tendres, je sentais bien que je venais d'un autre endroit. Comme si je portais une ombre en plus. Quelque chose de flou, d'invisible, qui me tenait à l'écart sans que je sache pourquoi.

Au milieu de cette complicité absolue de l'enfance flottait une absence sur laquelle, à l'époque, je ne savais pas mettre les mots. Comme un courant d'air tiède. Un vide que personne ne pointait du doigt, mais qui était là, partout, tout le temps. Ma sœur. Ma grande sœur. Une toute petite vie, partie trop tôt. Devenue un silence chargé. Pesant. Celui qui entoure les tragédies dont on n'ose plus prononcer le nom. Elle s'appelait María. Mais cela, je l'ai appris bien plus tard, au cours d'une conversation pendant laquelle ma mère s'est livrée pour la première fois. J'avais trente-deux ans. Pendant mon enfance, c'était un sujet tabou. Mon père ne m'a jamais parlé d'elle, et je n'ai jamais eu l'occasion d'en discuter avec lui, n'ayant appris l'existence de cette sœur qu'après son décès à lui. C'était une douleur enfermée, un chagrin qu'on